



Moments traumatiques

Introduction au Colloque Uforca 2018

Gil Caroz

Très tôt, Freud a déclaré auprès de Fliess qu'il ne croyait plus à sa *Neurotica*¹, c'est-à-dire à la réalité de l'événement de séduction qui serait la cause de l'hystérie. Ceci n'objecte pas aux cas d'abus réel, mais la théorie du fantasme nous invite à considérer que réel ou pas, l'événement traumatique passe par la moulinette du sujet en tant qu'être de langage. Par ailleurs, une fois arrivé à la conclusion que c'est l'effraction de la sexualité

comme telle qui est traumatique, Freud nous arrache à l'idée que le trauma est un accident fâcheux qu'on devrait pouvoir éviter. En effet, le trauma est dû à l'incompatibilité de l'inconscient et de la pulsion, ou encore à l'inaptitude de la vérité du sujet à résorber le tout de la jouissance. Ainsi, c'est un événement originel de la structure auquel renvoient les récits d'incidents biographiques, moments traumatiques, qui scandent la vie du sujet. De ce fait, il se soustrait à la contingence pour se transformer en nécessité.

Cela devrait suffire pour calmer la furie des pratiques de « prévention ». À l'encontre du trouble de stress post-traumatique (TSPT) véhiculé par le DSM, le noyau traumatique de la répétition n'est pas un accident qui pourrait être évité². C'est bien plutôt le signe d'une lésion inévitable chez le *parlêtre*, qu'avec Lacan nous attribuons à la frappe du signifiant sur l'organisme installant un réel inassimilable au cœur de son existence. À ne pas le reconnaître, on se condamne à une illusion dont la déception est inéluctable. On connaît les échecs des utopies qui ont voulu épargner à l'enfant les mésaventures de l'Œdipe et de la castration.

Si nous sommes tous traumatisés, les manifestations des traumas s'organisent autour de postulats différents selon la structure et les circonstances.

Dans les névroses traumatiques, de paix ou de guerre, les traces de l'événement restent intactes dans la mémoire du sujet : images d'horreur, paroles dites, actes posés. L'itération de ces scénarios, encore et encore à l'identique, dans des rêves ou lors d'un récit qui prend l'allure d'un témoignage, manifeste sans doute une forme de fixation à la pulsion de mort, au-delà du principe du plaisir. Mais elle constitue aussi autant de tentatives de résorber dans le symbolique l'événement en tant qu'impossible à dire. C'est justement parce qu'il est impossible de le dire que l'effort est toujours à recommencer, partant de l'événement qui garde toute sa fraîcheur.

La clinique de ceux qui subissent de tels traumas nous permet de faire des précisions supplémentaires sur les effets du réel de l'événement et la façon dont le sujet y répond. Un homme est parti de chez lui avec un peu de retard le jour d'un attentat dans le métro. De ce fait, il n'est pas monté dans le wagon qu'il prend habituellement et dans lequel s'est produit l'explosion, mais dans un autre wagon qui devait lui permettre une sortie plus rapide de la gare une fois arrivé à destination. Certes, ce sujet souffre des images des morceaux de corps qui ont laissé des marques indélébiles dans sa mémoire. Mais sa plus grande hantise est la contingence qui lui a sauvé la vie, car elle le confronte sans cesse à l'insupportable d'un réel

Texte d'introduction au Colloque Uforca qui se tiendra à Paris, à la Maison de la Mutualité, le 9 juin 2018.

¹ Cf. Freud S., Lettre du 21 septembre 1897 à Wilhelm Fliess, *La naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1956, p. 190-193.

² Cf. Laurent É., « Le trauma à l'envers », *Ornicar digital*, n° 204, mai 2002, disponible en ligne : <http://wapol.org/ornicar/articles/204lau.htm>

sans loi. En effet, aucun programme ne permet de prévoir le bon wagon. On comprend l'effort qu'il déploie, chez l'analyste, pour inscrire cet événement traumatique dans le fil de son histoire, comme si dans un après-coup il tentait de l'insérer dans un programme.

Un autre sujet, qui vivait lors d'une guerre dans une ville attaquée par des missiles de longue distance, relate qu'il savait disposer de trois minutes entre le moment où se déclenchait la sirène d'alarme et la chute du missile. Ce temps devait suffire pour se mettre en sécurité dans un abri. Or, une nuit, dans un sommeil profond, il n'entend pas la sirène. Il se réveille au moment de la chute du missile à quelques centaines de mètres de chez lui. Il développe alors une sorte d'angoisse anticipative, un état d'alerte permanent, avec l'idée que cela peut recommencer à tout moment. Son sommeil est troublé. Tout se passe comme s'il essayait de restaurer le signal d'alarme dont parle Freud à propos de l'angoisse, là où celui-ci n'a pas eu son effet préventif face au danger pendant la guerre. Ainsi, cet état d'alerte qu'il présente comme une difficulté est de fait une solution à l'abîme ouvert par l'événement traumatique. Freud propose d'ailleurs de différencier l'angoisse de la frayeur. Selon lui, l'angoisse est une « préparation au danger », tandis que la frayeur est provoquée par « un danger actuel auquel on n'était pas préparé », et se caractérise par la dimension de la surprise³.

Telle Emma avec le *proton-pseudos*⁴, les sujets hystériques et obsessionnels souffrent d'une répétition en acte d'un affect lié à un événement traumatique qui a été renvoyé aux oubliettes. Celui-ci n'est pas remémoré comme tel, ou bien, si le sujet en a le souvenir, il est obsessionnellement isolé, c'est-à-dire qu'il est détaché de son affect. Ce qui se répète alors dans le symptôme est l'angoisse ou l'affect dépressif qui ont accompagné le moment originel et refoulé. Ces affects qui sont restés intacts constituent un noyau de jouissance traumatique au cœur du symptôme et ils se réactivent quand le sujet fait des rencontres qui renvoient à l'événement premier. Ici aussi, la clinique nous permet de faire des distinctions, et notamment entre un trauma en tant qu'il s'inscrit dans la logique œdipienne qui implique le phallus et la castration, un trauma que constitue la rencontre avec le *pas-tout* féminin, et un trauma sans aucune médiation, ni du phallus ni du signifiant du manque dans l'Autre.

Hilario Cid, dans son témoignage en tant qu'AE, nous a présenté un événement traumatique d'ordre œdipien qu'il a pu dégager lors de son analyse⁵. Il s'agit d'un sevrage du sein de la mère qui a eu lieu quand il avait treize ou quatorze mois. Un singe en peluche avait été placé dans le soutien-gorge de la mère de façon à ce que l'enfant approchant le sein a dû s'enfuir en courant devant cette mauvaise surprise, ce qui a produit chez lui une coupure définitive d'avec le sein maternel. Si cette séparation violente de l'enfant et de sa mère a eu une valeur traumatique pour le sujet, le rire du père qui regardait la scène, ainsi que le regard d'une autre figure surmoïque et le regard vide du singe, avaient eu un effet traumatique supplémentaire. Disons que le sujet est marqué par la frappe de la jouissance du père en tant que réduite au pur regard. On voit, dans le témoignage de cette fin d'analyse, que toute la suite symptomatique de ce sujet inclut un noyau de jouissance composé d'une articulation entre la pulsion orale et le regard⁶.

Un autre trauma, s'inscrivant également dans les coordonnées de la métaphore paternelle, est la découverte par l'enfant que sa mère a un désir qui porte au-delà de lui, vers le père. C'est qu'elle est une femme, un être sexué. Mais plus dure encore sans doute est la constatation que ce désir de femme vise aussi un point au-delà du père, c'est-à-dire qu'elle n'est pas toute soumise à sa loi. Une chose est de souffrir de la jouissance du père en tant qu'elle sépare l'enfant de sa mère. Une autre en est de souffrir de l'insoumission de la mère devenue femme

³ Cf. Freud S., « Au-delà du principe de plaisir », *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1986, p. 14.

⁴ Cf. Freud S., *La naissance de la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 363-366.

⁵ Cf. Cid Vivas H., « Le trauma et sa fiction », *Ornicar digital*, n° 127, 2000, disponible en ligne : <http://wapol.org/ornicar/articles/vvs0158.htm>

⁶ Cf. Cid Vivas H., « CH8 », *Ornicar ?*, n° 49, 1998, p. 58-61.

à la loi du père. Le cadre œdipien procure une réponse à la question « que veut une femme » : le phallus. Mais la jouissance féminine réinstalle l'énigme sous la forme de $S(\bar{A})$. Nous nous attendons dans ces cas à ce que le trauma soit le noyau de symptômes qui s'inscrivent sous l'égide du ravalement de la vie amoureuse.

Si le trauma résulte d'une intrusion de jouissance sexuelle chez le parlêtre, Lacan dira que cette jouissance « introduit un minimum de relations diplomatiques ⁷ » avec une autre jouissance, plus fondamentale, qui est un hors-système absolu : impossible, forclosé et hors d'accès. Le phallus est l'« ambassadeur » de cette jouissance indicible auprès du système symbolique dans lequel le corps est pris. Du coup, il permet le retour de cette jouissance sur le corps du sujet sous une forme auto-érotique. Par ailleurs, le tableau des formules de la sexualité ⁸ nous montre que si le pas-tout de la jouissance féminine est attaché à $S(\bar{A})$, il préserve malgré tout un ancrage dans le phallus. Mais que se passe-t-il quand le sujet ne peut avoir aucun recours au phallus ? Peut-on alors parler de trauma ?

Tel que nous en avons parlé jusqu'ici, le trauma s'inscrit dans un mouvement de va et vient entre événement et répétition symptomatique. Or, quand le sujet est confronté à l'événement traumatique sans être abonné à l'inconscient, la dialectique entre *tuché* et *automaton* n'est pas là d'emblée. Elle doit être inventée ou créée de toutes pièces. À ce sujet, Jacques-Alain Miller nous rappelle que le traumatisme que produit *lalangue* du sujet est le noyau de l'inconscient ; le sujet est marqué par des paroles qui ont été dites autour de lui et qui l'ont traumatisé. Et d'ajouter : « c'est précisément le traumatisme du signifiant, du signifiant énigme, du signifiant jouissance, qui oblige une invention subjective. C'est une invention du sens, qui est toujours plus ou moins délire. Il y a les délires du discours établis, et puis il y a les délires vraiment inventés ⁹ ». Nous pourrions dire que là où le névrosé souffre d'un trauma régulé par le filtre de l'inconscient, le psychotique inventera le filtre qui fera de la jouissance qui l'envahit une jouissance régulée par son invention. C'est alors qu'il pourra enfin être traumatisé.

⁷ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2006, p. 322.

⁸ Cf. Lacan J., *Le séminaire*, livre XX, *Encore*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 73.

⁹ Miller J.-A., « L'invention psychotique », *Quarto*, n° 80 / 81, janvier 2004, p. 10-11.